

# Joe R. Lansdale

## Tsunami mexicain

Hap Collins et Leonard Pine



folio  
policier

Extrait de la publication

FOLIO POLICIER

Joe R. Lansdale

# Tsunami mexicain

Une enquête de Hap Collins  
et Leonard Pine

*Traduit de l'américain  
par Bernard Blanc*

Gallimard

Extrait de la publication

*Titre original :*

CAPTAINS OUTRAGEOUS

© Joe R. Lansdale, 2001.

*Published in agreement with the Author, c/o Baror International, Inc.,  
Armonk, New York, USA.*

© Éditions Gallimard, 2007, pour la traduction française.

Joe R. Lansdale, auteur culte régulièrement récompensé aux États-Unis, est né en 1951 au Texas. Conformément à la tradition américaine, il a effectué de nombreux métiers (charpentier, plombier, fermier...) avant de se consacrer pleinement à l'écriture. Si *L'arbre à bouteilles*, *Le mambo des deux ours* ou *Bad Chili* inauguraient la série consacrée aux deux Texans atypiques et indéfectiblement potes que sont le Blanc hétéro Hap Collins et le Noir homosexuel Leonard Pine, *Les marécages*, *Juillet de sang*, *Sur la ligne noire*, *Vierge de cuir* ou *Du sang dans la sciure* s'inscrivent davantage dans la veine du thriller où Lansdale s'est imposé comme un formidable raconteur d'histoires.



*Celui-là est pour Eugene  
Frizzell et Coy Harry, mes amis  
et mes frères.*





C'est le pire voyage que j'aie jamais fait.

*Sloop John B.*,  
chanson de marin  
de la Nouvelle-Angleterre.



## CHAPITRE 1

Je me farçais une dernière ronde, puis je retrouvai Leonard dans la salle du personnel. Sa casquette de vigile était vissée de travers sur son crâne. Il se tenait devant le distributeur de sodas et comptait sa monnaie.

À mon entrée, sans même relever la tête, il grommela :

— T'as une pièce de vingt-cinq ?

Je lui refilai une pièce de vingt-cinq.

— Tes poulets ont tenté de se faire la belle ? demandai-je.

— Négatif. Et aucun volatile non plus n'a cherché à s'introduire chez nous par effraction. Et de ton côté ? Tout s'est bien passé ?

Leonard appuya sur le bouton du distributeur et une canette de Dr. Pepper<sup>1</sup> dégringola dans le casier.

— Pas de souci de poulet. Près des arbres, j'ai aperçu un rat des bois qui m'a paru suspect, mais aucune partie de mon anatomie ne l'a intéressé<sup>2</sup>.

1. Soda à base de sirop de fruits et de gingembre. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

2. Dans *Bad Chili* (Folio Policier n° 364), Hap a des problèmes avec un certain Bepo, un écureuil contaminé par la rage.

— Je vois ça.

Je me servis une tasse de déca gratuit, vu que je venais de donner ma dernière pièce à Leonard. J'y ajoutai une montagne de succédané de crème (également gratuit), car le café offert par notre direction se devait d'être noyé dans quelque chose si on voulait oublier son goût de cadavre.

Je touillai mon mélange dans le gobelet en polystyrène avec le bâtonnet en plastique et j'en sirotai une gorgée. Le goût de cadavre était toujours là, simplement avec la crème en plus. Je balançai le tout dans la poubelle, puis on rejoignit le pick-up de Leonard.

On bossait tous les deux à l'usine Deerstone de transformation de poulets depuis environ six mois, et le boulot était plutôt cool. On était sur le pont de quinze heures à minuit. Généralement, le travail consistait à se balader sur le site et à vérifier qu'il n'y avait pas de trous dans les grillages, que tout était à sa place et qu'aucun ouvrier de chez nous n'était en train de remplir le coffre de sa bagnole avec nos bêtes congelées.

De toute façon, c'était mieux qu'un établissement concurrent où j'avais jadis postulé. Ils ne m'avaient pas jugé digne d'être vigile chez eux, mais ils avaient estimé que j'avais assez de talent pour branler leurs coqs et recueillir le sperme nécessaire à l'imprégnation de leurs poules. Je rigole pas, là. Ils faisaient vraiment ce truc, en tout cas c'était ce qu'ils prétendaient. Je m'étais imaginé la scène : devait-on se servir d'une pince à épiler et de gants, ou fallait-il faire la chose à mains nues, entre le pouce et l'index ? Peut-être que c'était plus jouissif ainsi pour les gallinacés en chaleur ?

Quand tu passais des heures et des heures à traîner autour et à l'intérieur d'un bâtiment tristounet où on massacrait des poulets à tire-larigot, un paquet d'idées

te trottaient dans la tête. Et au cœur de la nuit, alors que l'horloge rampait vers minuit, des tas de conneries te semblaient soudain raisonnables.

On avait trouvé ce boulot grâce à un pote qui avait démissionné et nous avait informés que l'usine cherchait à embaucher deux personnes. Comme on était au Texas, j'avais dû solliciter une licence de port d'arme. Leonard avait déjà la sienne. Finalement, on avait été engagés ensemble. On était la dernière ligne de défense entre les poulets de l'usine (pour la plupart déjà morts, décapités, plumés et suspendus à des crochets) et le reste du monde qui les convoitait.

Laissez-moi vous dire que ces industriels ne rigolent pas avec la profession. Oh, non, ils ne déconnent pas quand il s'agit de leurs volailles ! Ils ont toute une batterie de secrets de fabrication auxquels ils tiennent et ils n'ont aucune envie qu'on les leur pique.

À l'autre bout de la ville, l'usine où ils voulaient me faire branler leurs coqs vivait dans une peur panique des espions de chez Deerstone. Ils avaient même tellement la pétoche que Leonard et moi on s'amusait à imaginer que ces salopards infiltraient leurs propres poulets chez nous avec la mission de percer nos secrets industriels. On voyait les bestioles, vêtues de noir à la ninja, sautant par-dessus le grillage et le mur, avec des crochets métalliques aux pattes et aux ailes, se glissant dans les conduits d'aération, prêtes à s'approprier des informations secrètes après de formidables batailles rangées au nunchaku avec leurs congénères de chez Deerstone dans les ascenseurs et les recoins sombres.

Oui m'sieur, d'une certaine manière, t'étais fier, le soir, quand tu rentrais chez toi et que t'accrochais à une chaise ton uniforme vert foncé, ta casquette et le pistolet dans son étui, et que tu t'écroulais sur ton lit, en empestant la

volaille, oui, t'étais fier avec la certitude que t'avais contribué à protéger le monde libre des voleurs qui menaçaient les usines de transformation de poulets. Bien sûr, fallait ajouter à cela que tu touchais un chèque raisonnable tous les quinze jours et que tu te baladais avec un uniforme sexy pour frimer auprès de la gent féminine.

Évidemment, le « raisonnable » d'une paye dépend de tes emplois précédents. Parfois, en effet, le boulot de videur était plus rentable, mais ça t'obligeait à passer tes nuits avec une bande de pochetrons dans un rade enfumé et peuplé de filles nues, et au bout d'un moment les nanas à poil te tapaient sur le système. T'en arrivais à avoir envie de les voir se balader avec trois couches de fringues sur le dos. Je ne pourrais pas vous expliquer pourquoi. C'est juste une des énigmes de l'existence. À la fin, t'en viens à te dire que t'aurais pas à virer tous ces connards et à balancer tous ces poivrots sur le parking si, dès le départ, on ne servait pas d'alcool dans cette boîte et si l'endroit ne débordait pas de gonzesses nues comme un ver qui n'arrêtaient pas d'agiter leurs nichons et de fourrer leur chatte sous le nez de n'importe qui...

D'un autre côté, il fallait bien reconnaître que si le boui-boui en question était différent, on serait au chômage. Un peu comme si t'étais prédicateur, tu vois ? Si le péché n'existait pas, tu perdrais ton fonds de commerce et tu serais obligé d'aller bosser comme pompiste dans une station-service. Encore que si on y réfléchit, cette dernière profession est certainement plus honorable que celle de videur de boîte de nuit ou de prédicateur.

Personnellement, ces derniers temps, j'en étais venu à considérer les femmes à poil comme appartenant aux mystères de la vie. Brett, ma nana à moi, je ne l'avais

plus vue dans le plus simple appareil depuis belle lurette. D'ailleurs, je n'étais même pas sûr que c'était encore ma nana. Et ce que j'avais fait pour elle avait changé ma vie, m'avait foutu le blues et rendu triste, question plaisirs de la chair. À cause de mes sentiments pour elle — tant sur le plan émotionnel que physique —, je m'étais retrouvé embarqué dans une histoire qui avait abouti à un entassement de cadavres. La nuit, il m'arrivait de rêver de tous ces morts. Ils m'apparaissaient au milieu des coups de feu, de la fumée de la poudre et des hurlements. Leurs visages étaient énormes et ils hurlaient en m'observant avec des gueules si béantes que j'apercevais les plombages de leurs molaires et, au-delà, l'abîme noir dans lequel nous finissons tous par plonger un jour.

Ce que j'avais fait pour Brett était plus ou moins justifié — sauf qu'il y a une différence entre une certaine justification et la certitude d'avoir été dans son droit. De par le passé, j'avais déjà eu à affronter la violence et à agir en légitime défense, mais cette fois-là, j'y étais allé en sachant pertinemment que je risquais de tuer des gens — et c'était arrivé. J'étais sorti de cette histoire blessé et avec du sang sur les chaussures<sup>1</sup>.

Leonard m'avait suivi dans cette horrible aventure, et, un jour, je lui avais demandé s'il avait les mêmes problèmes que moi, les mêmes cauchemars. Sa réponse avait été simple : les mecs qui étaient morts étaient des trous du cul.

Et les cauchemars ? Que dalle.

Une fois cette histoire terminée, Brett et moi on continua à se voir, à s'envoyer en l'air de temps en temps, à

1. Voir *Tape-cul*, Folio Policier n° 560.

dîner ensemble, à aller au cinéma. Mais désormais, il manquait quelque chose. Comme un hamburger sans l'assaisonnement. Cela venait en partie du fait qu'elle voulait ramener sa fille, Tillie, sur le droit chemin.

Le problème, c'était que Tillie aimait son boulot de pute, mais qu'elle ne voulait pas être obligée de le faire contre son gré. Je suppose que, pour elle, c'était toujours mieux que de devenir adulte et de se lancer dans la politique.

Et, pour être honnête, Tillie était une prostituée de première bourre. Elle se faisait un paquet de fric, là-bas, à Tyler, où même les baptistes appréciaient le cul, comme tout un chacun.

Moi aussi j'aimais le sexe, mais Brett, ces temps-ci, était moins motivée. Ça la branchait moins qu'avant. Les quelques dernières fois où on avait baisé, j'avais eu le sentiment de me payer une séance d'aérobic. Le genre de truc que tu te fades parce que tu te dis qu'il le faut et que ça va te faire du bien, sauf que tu ne prends pas ton pied et que tout ce que t'y gagnes, c'est une bonne suée pour pas grand-chose.

Chaque fois, j'avais l'impression que Brett aurait mieux fait d'allumer la lumière et de bouquiner un magazine avec une paire de ciseaux à portée de main pour le cas où elle aurait voulu découper des bons de réduction. En ce temps-là, l'amour avec elle, c'était comme flinguer à coups de reins un truc déjà mort.

Pour être honnête, ce n'était pas le genre de câlin qui vous rendait aussi dur que l'acier ni aussi raide qu'un bronze grec.

Sans jamais évoquer la chose, on avait fini par laisser le sexe de côté et puis, assez vite, ç'avait été carrément toute notre relation qu'on avait laissée de côté... Je l'avais eue de temps en temps au téléphone et elle était passée



me voir une fois chez Deerstone, pendant la pause du soir, avec un truc de chez Kentucky Fried Chicken à bouffer, mais rien de très passionnant. Si je me souviens bien, le gros de la conversation, ce soir-là, avait tourné autour de la qualité des petits pains feuilletés de chez KFC. Ils sont bons, d'accord, même s'ils n'arrivent pas à la cheville de ceux de chez Popeye's et, dans tous les cas, ils ne remplacent pas vraiment une relation amoureuse.

Après cette soirée, je l'ai revue une fois, puis ça a été le calme plat. Au point que j'avais commencé à me faire à l'idée que, dorénavant, j'allais vivre une vie de célibataire.

Le sexe et la transformation des poulets. Deux des grands mystères de la vie.

Leonard me raccompagna jusqu'à ma voiture à l'autre bout de notre énorme usine. On faisait la même chose chaque nuit. Je stationnais à une entrée et lui à l'autre. Si on terminait notre service du côté de la porte principale, il me ramenait dans son pick-up jusqu'à ma tire. Si on finissait de l'autre côté, c'est moi qui jouais au taxi. Bien sûr, on aurait pu se garer côte à côte, mais voilà, on aimait bien mettre un peu de piment dans nos existences. Et ça nous donnait l'occasion de papoter un moment. Généralement, on parlait de tout et de rien, des trucs débiles sur notre usine à poulets ou alors on faisait un rapide inventaire de nos vies actuelles.

Ces temps-ci, depuis que je n'habitais plus chez lui, on ne se voyait plus qu'au boulot. Les week-ends, je cognais dans mon sac de frappe et je sautais à la corde tout en me lamentant sur mon sort. Y avait au moins un avantage à ça — j'avais perdu du poids. Je n'avais plus été aussi mince depuis la fois où j'avais chopé une

gastro et passé une semaine à vomir et à me vider les boyaux. Sauf qu'aujourd'hui, sur ce coup-là, je me sentais nettement mieux, je ne dégueulais pas tout ce que j'avalais et je pouvais vivre ma vie sans être obligé de rester à portée de chiottes.

Leonard avait un nouveau petit ami et ça l'occupait pas mal. J'avais croisé le gars en question et il m'avait paru sympa. Il était chef d'équipe à l'usine de chaises en alu. S'il n'était pas aussi macho que Leonard, il n'était pas pour autant « une tapette », comme mon pote appelait les types efféminés. Il était noir comme la nuit, il avait le nez épaté, de grosses lèvres et un début de calvitie ; il était massif et un peu plus jeune que Leonard. Ou, comme Leonard disait en riant : « Il est gros et très noir, il aime bien se balader dans le parc et sa bite approche des vingt-cinq centimètres... »

Leonard avait l'habitude de foncer droit à l'essentiel.

Ce copain, John, aimait traîner sans trop se prendre la tête, et c'était ce que Leonard appréciait chez lui. Ça, et le sexe. Ils faisaient des haltères à la salle de gym trois fois par semaine, ils allaient au cinéma et ils bouquinaient au lit. Il est même probable que, de temps en temps, ils parlaient de poulets et de meubles de jardin en alu. Et avec John, Leonard était d'une grande générosité en ce qui concernait ses petits gâteaux à la vanille. Je suppose qu'être son meilleur ami et presque son foutu frère n'était pas suffisant pour avoir accès à ses biscuits. Avec Leonard, pour obtenir ce genre de faveurs, il fallait au minimum sortir avec lui, être un chef d'équipe dans une usine de chaises en alu, avoir un braquemart de vingt-cinq centimètres et être dans de bonnes dispositions.

Sans doute John était-il la meilleure chose qui soit jamais arrivée à mon frère Leonard — n'empêche que

ça faisait un sacré trou dans ma vie. Plus de femme. Plus de pote. Juste un gros sac de frappe et de la bouffe industrielle mangée à la cuillère directement dans la boîte.

Je n'avais pas la télé, j'avais déjà lu tous mes bouquins et je n'étais pas assez riche pour m'en procurer d'autres. Mon salaire me servait à payer mon nouveau logement et à entretenir le vieux pick-up que je m'étais offert après la revente de ma Chevy Nova déglinguée, avec le chewing-gum durci collé sous le tableau de bord et le paquet de capotes pourri dans la boîte à gants. Chewing-gum et capotes avaient été fournis avec la voiture quand je l'avais achetée et j'étais très heureux de les transmettre à son nouveau propriétaire. Le pick-up n'était guère mieux que la Nova, sauf côté pollution. La Chevy fumait tellement qu'on l'aurait prise pour un véhicule du service de démoustication.

De mon ancienne vie ne me restaient qu'une vieille chaîne hi-fi et quelques vinyles encore écoutables, récupérés dans les décombres de ma maison après le passage d'une tornade. J'avais aussi un CD qu'on m'avait offert, mais pas d'appareil pour l'écouter.

Tandis que Leonard me reconduisait à ma voiture, on se lança dans une grande conversation philosophique. Il me parlait de sa vie amoureuse.

— T'aimes bien John parce que sa bite mesure vingt-cinq centimètres ? demandai-je.

— Ouais.

— C'est un peu superficiel comme affection, non ?

— Ouais.

— T'es encore en train de te foutre de moi, hein ?

— C'est comme quand t'achètes un Burrito. Plus c'est gros, mieux c'est.

— La taille, ça ne signifie rien.

— C'est ce que tu prétends. Mais qu'est-ce que t'en sais ? T'es pas un mec à bites, de toute façon.

— Exact. Mais les femmes aussi disent que ça n'a pas d'importance.

— Les gonzesses sont des menteuses. Hé, t'aimes les nichons ?

— Quoi ?

— T'aimes les nichons ?

— Ouais. Je vois où tu veux en venir. J'adore les nibards de toutes les tailles. À partir du moment où ils sont accueillants.

— Mais t'aimes les gros nichons ?

— Ouais, mais n'essaie pas de m'entraîner dans une de tes démonstrations à la con. Je ne pense pas qu'une nana doive avoir des nénéés d'enfer pour valoir le coup.

— D'accord, mais si elle vaut le coup et qu'en plus elle a de super pare-chocs, t'es content, non ?

— Euh, ouais, mais ça ne prouve rien.

— Ça prouve que t'aimes les gros nichons.

— Mais pas l'importance des gros nichons.

— Voilà ce que je dis. Je dis que tu pourrais, au moins pendant trente minutes, apprécier une femme qui ne t'attire pas particulièrement, mais qui a des nénéés mastocs et qui est d'accord pour baisser sa culotte. J'ai raison ou pas ?

— Leonard...

— J'ai raison ou pas ?

— Je ne pense pas être un mec aussi futile.

— Bon, alors, disons qu'elle est chaude et que toi aussi. Elle n'a pas de cicatrices trop visibles, pas de plaies purulentes, elle est pas trop mal foutue et, en plus, elle a des gros nichons... Je suis pas en train de te dire que tu vas te marier avec elle ni qu'il faut que tu la violes.

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

*Dans la collection Série Noire*

Tsunami Mexicain, 2007, Folio Policier n° 691.

Tape-Cul, n° 2709, 2004, Folio Policier n° 560.

Bad Chili, n° 2652, 2002, Folio Policier n° 364.

Le Mambo des Deux Ours, n° 2592, 2000, Folio Policier n° 548.

L'Arbre à Bouteilles, n° 2562, 2000, Folio Policier n° 352.

### *Aux Éditions Outside*

Vanilla Ride, 2010, Folio Policier n° 660.

### *Aux Éditions Denoël*

Diable Rouge, 2013.

### *Aux Éditions du Rocher*

Vierge de Cuir, 2009, Folio Policier n° 610.

Du Sang dans la Sciure, 2008, Folio Policier n° 572.

Sur la Ligne Noire, 2006, Folio Policier n° 507.

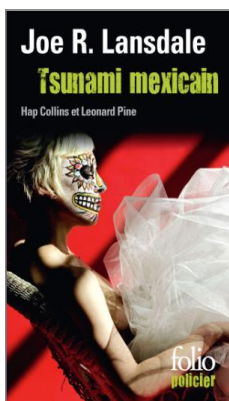
### *Aux Éditions Murder Inc*

Les Marécages, 2002, Folio Policier n° 407.

Un Froid d'Enfer, 2001, Folio Policier n° 493.

### *Aux Éditions Fleuve noir*

Juillet de Sang, 1996, Folio Policier n° 473.



# Tsunami mexicain. Une enquête de Hap Collins et Leonard Pine Joe R. Lansdale

Cette édition électronique du livre  
*Tsunami mexicain. Une enquête de Hap Collins et Leonard Pine*  
de Joe R. Lansdale  
a été réalisée le 05 avril 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070448210 - Numéro d'édition : 243120).

Code Sodis : N52751 - ISBN : 9782072471414

Numéro d'édition : 243122.